

# La correspondance de Thierry Vernet à ses proches. Un contrepoint à l'usage du monde

Gilles Louÿs

► **To cite this version:**

Gilles Louÿs. La correspondance de Thierry Vernet à ses proches. Un contrepoint à l'usage du monde. Viatica, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2017, Bouvier, intermédiaire capital. hal-02289353

**HAL Id: hal-02289353**

**<https://hal-univ-paris10.archives-ouvertes.fr/hal-02289353>**

Submitted on 16 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA CORRESPONDANCE DE THIERRY VERNET À SES PROCHES. UN CONTREPOINT À L'USAGE DU MONDE

Gilles LOUÏS

Par la correspondance de Thierry Vernet et Nicolas Bouvier publiée en 2010<sup>1</sup> on en apprenait beaucoup sur la préparation du voyage entrepris par les deux amis et sur leur collaboration pour en tirer une œuvre commune, ce « livre du monde » dont ils rêvaient et qui deviendra finalement *L'Usage du monde*. Mais ces échanges de lettres nous communiquaient en somme l'avant et l'après du voyage. Les lettres antérieures à l'été 1953 nous font assister à la lente maturation du projet de voyage vers l'Est et à sa préparation matérielle, avant le départ de Nicolas Bouvier allant rejoindre à Belgrade Thierry Vernet parti un mois avant lui, invité par l'association des peintres serbes. Quant à la correspondance échangée par les deux amis après leur séparation d'octobre 1954 à Kaboul, elle nous permet de suivre les faits et gestes de Bouvier entamant son voyage vers l'Inde à bord de la « Topo », tandis que Thierry Vernet l'encourageait à venir le rejoindre à Galle, où il se trouvait avec son amie Floristella Stephani. Enfin, la suite de leur correspondance, qui continue jusqu'en octobre 1964, nous fait assister, comme à ciel ouvert, à la longue genèse de *L'Usage du monde*, publié en 1963.

Entre cet avant et cet après du voyage, bien évidemment rien puisque les deux amis cheminaient ensemble : c'est donc le récit de Nicolas Bouvier dans *L'Usage du monde* qui était la seule source d'information permettant de suivre et de comprendre ce qu'avaient vécu les deux amis durant ce long voyage de dix-sept mois. Mais ce récit à la première personne - même si les très nombreuses occurrences du pronom « nous » dans le texte de Bouvier nous rappellent constamment la présence de Thierry Vernet et témoignent du fait que, jusque dans son énonciation, *L'Usage du monde* reste une entreprise commune - ne transmettait en définitive que la vision propre de Bouvier, sans qu'on soit en mesure de la mettre en regard avec celle de Thierry Vernet.

D'où l'intérêt de lire la correspondance de Thierry Vernet à ses proches<sup>2</sup> - adressée essentiellement à ses parents, mais contenant aussi de nombreux passages destinés à son amie Flo<sup>3</sup>. De juin 1953 à octobre 1954, en pas moins de 708 pages, c'est une très volumineuse correspondance privée en forme de journal de voyage qui est ainsi donnée à lire, rendant compte au jour le jour de l'équipée des deux voyageurs depuis l'Europe centrale jusqu'à l'Afghanistan, telle qu'elle est relatée par ailleurs dans *L'Usage du monde* en 376 pages : soit plus de 480 lettres nourries d'une multitude de détails, écrites quotidiennement par Thierry Vernet à ses parents et son amie Flo, depuis les 49 villes, villages ou lieux dits successivement traversés - avec des temps forts : Tabriz bien sûr (plus de 150 lettres), Téhéran (une cinquantaine), Kaboul (une cinquantaine également), Quetta (une trentaine), Belgrade (une trentaine), Travnik (quinze lettres), Istanbul (une quinzaine), Prilep (une dizaine). Par son volume, sa densité, ses datations et localisations méticuleuses, cette correspondance constitue un extraordinaire arrière-plan au propre récit de Nicolas Bouvier : elle l'éclaire par la multitude de détails omis ou effacés par le texte de Bouvier, par cet autre point de vue qu'est celui de Thierry Vernet, par une sensibilité plus nettement exprimée, par une appréhension différente des mêmes événements ou personnages, parfois. Bref, au texte de Nicolas Bouvier elle apporte une sorte de contrepoint. Le résultat est extrêmement intéressant, d'un point de vue documentaire, mais aussi d'un point de vue humain, et également, d'un point de vue littéraire.

D'un point de vue factuel, on peut en effet lire les lettres de Thierry Vernet comme ce qui documente, abondamment, le propre récit de Nicolas Bouvier, notamment sur les conditions matérielles du voyage ainsi que sur ses conditions sociales. Mais il y a aussi un intérêt évident à rechercher ce qui, précisément, n'apparaît pas sous la plume de Bouvier et qu'on trouve sous celle de Vernet, et qui invite à regarder autrement le voyage des deux amis, tel qu'il a été raconté par Bouvier. Qu'apprend-on de plus, ou d'autre, sur le voyage et ses incidents ? Y a-t-il des divergences, voire des contradictions entre la version de Vernet et celle de Bouvier ?

Un autre intérêt est d'ordre relationnel et psychologique : cohabiter étroitement avec la même personne, dans des conditions matérielles souvent spartiates, comme cela s'est produit pour les deux voyageurs durant leur long hivernage à Tabriz, amène inévitablement à découvrir des aspects inconnus chez celui que l'on croyait bien connaître - ce qui occasionne parfois, dans la correspondance de Thierry Vernet, des commentaires glissés confidentiellement à l'intention de ses proches au sujet de son

compagnon de route. En ressort une image du « couple » Thierry Vernet/Nicolas Bouvier autrement plus complexe que celle qui transparaît de *L'Usage du monde*, ou même de la *Correspondance des routes croisées*.

Au-delà de cette fonction informative et expressive, propre au genre épistolaire, on retiendra le plaisir de lecture, indéniable, qu'on retire des lettres de Thierry Vernet, qui tient certainement à la spontanéité et la fraîcheur de son écriture, dénuée de toute prétention littéraire. Sans aller jusqu'à partager la conviction de l'éditeur, pour qui cette correspondance relève du « chef-d'œuvre involontaire<sup>4</sup> », on s'interrogera sur le statut éditorial complexe de ce monumental objet textuel. Y a-t-il un intérêt de type littéraire à lire cette correspondance, ou faut-il la considérer comme un ensemble de documents strictement privés, donnés à lire au public en raison des informations qu'elles apportent sur un récit, *L'Usage du monde*, qui est devenu un classique de la littérature viatique ? Autrement dit, peut-on y voir non pas seulement quelque chose qui éclaire le voyage des deux hommes et le récit qu'en a tiré Nicolas Bouvier mais une contribution spécifique et originale de Thierry Vernet : son propre *Usage du monde*, en somme ? Cette question se pose à chaque fois qu'on lit ce type de documents « bruts », non élaborés littérairement, non destinés initialement à la publication, et qui n'en constituent pas moins des textes entrant de plain-pied dans la bibliothèque du voyage. Correspondances, carnets de routes, journaux, nombreux sont ces textes à caractère privé qui sont devenus des classiques : songeons au destin éditorial posthume des journaliers d'Isabelle Eberhardt, par exemple... Par quelle étrange alchimie des documents « bruts » s'élèvent-ils ainsi au rang d'objets « littéraires » donnés à lire au grand public ? C'est là un des effets surprenants produits par les pratiques électives des micro-communautés agissant dans le champ littéraire : Thierry Vernet, resté longtemps dans l'ombre de son ami en raison de la notoriété de celui-ci, se voit ainsi placé en pleine lumière sous l'effet de la même notoriété, au point que sa correspondance devient digne d'être publiée et entre à son tour dans la bibliothèque du voyage, au même titre que *L'Usage du monde*.

## ***Entre genre épistolaire et récit viatique***

Il convient d'abord de souligner le tour de force que constitue cette correspondance, en matière de régularité et d'endurance à écrire : du 6 juin 1953 au 20 octobre 1954, soit une durée de près de 500 jours, c'est un total de 484 lettres envoyées par Thierry Vernet à ses proches, soit quasiment une lettre par jour. Autrement dit, cette correspondance fonctionne comme une sorte de journal exhaustif du voyage. Et quand on sait que beaucoup de ces lettres renseignent sur le déroulement des journées, parfois à différentes heures - nombre de lettres sont non seulement datées mais horodatées, avec parfois une précision toute horlogère<sup>5</sup> -, on se rend compte que Thierry Vernet s'est astreint à un exercice épistolaire méthodiquement et scrupuleusement tenu. Et c'est cela qui, en tout premier lieu, constitue l'intérêt de cette correspondance : qu'elle soit le compte rendu si extraordinairement détaillé de chaque journée vécue de cette « vie voyageante ». Thierry Vernet attire d'ailleurs lui-même l'attention de ses correspondants sur cette dimension de chronique, qualifiant ses lettres de « journal<sup>6</sup> », non pas au sens diaristique, mais au sens « presse écrite » du terme : il s'agit de relater l'intégralité du voyage, en donnant des informations jour par jour, afin que celles-ci leur permettent de se représenter, comme s'ils y assistaient à distance, l'emploi du temps de Thierry Vernet et de son ami. Cette chronique est tellement précise que de nombreuses journées sont relatées dans la succession des matinées, des après-midi, des soirées : le modèle de la narration intercalée, typique du carnet de route ou des journaux des diaristes tend même, parfois, à la narration quasi simultanée, où le moment relaté coïncide absolument avec le moment de sa relation<sup>7</sup>. Cela revient souvent dans la correspondance de Thierry Vernet, et témoigne, au-delà de son désir de transmettre des nouvelles à ses parents, de sa volonté de les associer étroitement au moment même où il décrit ses journées, et de se donner l'illusion d'un contact avec eux, non pas différé, mais actuel. C'est grâce à cette discipline quotidienne que le lecteur accède au secret de cette extraordinaire restitution : « Je prends des notes tous les soirs », confie Vernet depuis Quetta, le 16 août 1954 (*PECF*, p. 634). Sa correspondance ne relève donc pas seulement du mode épistolaire de la communication différée, elle se double d'une activité de « carnettiste » notant tout dès qu'il le peut, à des moments choisis de la journée - y compris en ayant recours à des dessins, des plans, des photographies, qui viennent çà et là documenter son récit.

C'est cette activité épistolaire et ses différentes fonctions qui retiennent d'abord l'attention du lecteur. Nous sommes dans les années 1950 à une époque où la correspondance occupe<sup>8</sup>, et on ne dira jamais assez à quel point cette activité est prenante, pour peu qu'on s'y investisse, comme c'est le cas de Thierry Vernet qui confie qu'une de ses journées à Tabriz a été tout entière consacrée à écrire<sup>9</sup>. Notons qu'à la fréquence de ses lettres envoyées à ses proches répond le grand nombre de lettres qu'il reçoit en retour : à Tabriz, période particulièrement propice aux échanges de courriers, en raison du confinement où se trouvent les deux amis, dans l'atmosphère feutrée d'une ville recouverte par la neige, Thierry Vernet se réjouit de recevoir « une lettre par jour ces derniers temps » (*PECF*, p. 273). La poste restante et l'attente du courrier - que *L'Usage du monde* évoquait comme des éléments incontournables du voyage - constituent d'ailleurs un motif récurrent dans toutes ses lettres : on voit Thierry Vernet se rendre à la poste plusieurs fois par semaine, même lorsqu'il vient tout juste de recevoir du courrier, selon un rituel bien établi. Et c'est d'ailleurs un des sujets d'étonnement à la lecture que de constater l'efficacité et la régularité avec laquelle les lettres parviennent à leur destinataire, depuis ou vers Genève : une lettre met une semaine à lui parvenir à Tabriz, note-t-il (*PECF*, p. 279), et à Quetta tout juste 48 heures (*PECF*, p. 668).

On sait qu'une des propriétés de la communication épistolaire est de mettre au premier plan la fonction de contact qu'elle assure, ce pourquoi les lettres commencent toujours par des accusés de réception ou des remerciements pour les courriers reçus. Mais lorsqu'une grande distance vous éloigne de vos proches, cette fonction phatique se double d'une fonction affective de lien : adresser ou recevoir une lettre permet de rétablir la proximité avec les siens et de retrouver une forme de sécurité affective, comme le note Thierry Vernet lui-même : « Je sens le lien qui nous lie tous », note-t-il (*PECF*, p. 38), et cette remarque réapparaît sous de multiples formes (« je me sens accompagné », *PECF*, p. 58), à travers des remerciements, des exclamations, des apostrophes familières et affectueuses. Une expression revient souvent, sous sa plume, pour désigner ses parents : ils sont ses « racines », son « arrière-pays » (p. 272), et ces images renvoyant simultanément à ce qui fixe en profondeur et à ce qui relie malgré la distance traduisent bien l'importance du lien affectif constamment rétabli et maintenu par les lettres. La psychiatre Catherine Reverzy<sup>10</sup> remarquait à quel point il est vital, pour les adeptes de l'extrême perdus à l'autre bout du monde, de se garder la possibilité de se relier aux autres, amis, famille, proches, à travers des modes de communication à distance tels que contacts radios, e-mails, notes inscrites dans des journaux de bord ou enregistrées sur des magnétophones ou des vidéos. Elle y voyait une manière de rétablir le contact avec leur « base affective », absolument décisive pour conserver la confiance en soi et l'énergie nécessaire pour aller de l'avant, même dans les moments les plus critiques. C'est exactement ce que l'on retrouve dans la correspondance de Thierry Vernet, spécialement dans des moments de pénibilité ou d'isolement : tout spécialement au début de sa correspondance, en juin 1953, lorsqu'il voyage seul pour rallier Belgrade, on le voit franchir, les premiers jours, des moments très pénibles de solitude et de découragement, au point d'être tenté de revenir sur ses pas, et c'est sans doute dès ces premiers jours que la pratique quotidienne de l'écriture, qui le réinstalle dans une forme de proximité affective avec les siens, lui permet de tenir le coup<sup>11</sup>.

C'est aussi cette proximité affective, et le fait que la communication avec ses parents lui inspire une forme d'expression débarrassée de tout formalisme qui explique la grande liberté de ton de Thierry Vernet ; ses lettres fourmillent de notations alertes et souvent piquantes sur les personnes rencontrées. Sa liberté de ton, jointe à un langage très familier, permet de mesurer par contraste le travail de « censure » linguistique que s'impose Nicolas Bouvier à l'occasion de certaines scènes : ainsi de la maison du vieux Matt Jordan à Prilep, qui, dans *L'Usage du monde* (*UDM*, p. 59), « sent les soins dentaires gratuits », ce qui est rendu par Vernet d'une manière beaucoup plus spontanée par « On entre dans une maison assez confortable mais qui sent la chocotte pauvre, comme dit Nick » (*PECF*, p. 125). C'est d'ailleurs la présence constante de la langue parlée et une grande verve d'expression qui alimente le plaisir de lecture qu'on retire de ces lettres, qui disent les choses sans fard, et loin du « ton de nez ». En particulier quand il s'agit de sexualité, Thierry Vernet use d'un vocabulaire très cru, par exemple quand il évoque les préférences érotiques d'un soldat turc « fourrant et aimant les grosses femmes » (*PECF*, p. 201) - le même détail étant formulé avec beaucoup plus de délicatesse dans *L'Usage du monde*, ou encore lorsqu'il raconte comment, dans l'espoir de gagner quelque argent, il peint des *pin-up* à la demande du douanier érotomane de Quetta en concluant : « De quoi faire bander tout le Pakistan » (*PECF*, p. 624-625). De manière générale, Thierry Vernet, qui se dit amateur de gauloiserie, ne recule devant aucun tabou linguistique lorsqu'il s'agit de dire les choses ; à propos de la fille de l'Ambassadeur de France, à Kaboul, qui est attirée par Nicolas Bouvier, il lâche : « elle mouille pour Nick, c'est clair » (*PECF*, p. 669). Ou à propos de Bouvier « dragué » par une jeune Française mariée à un Iranien jaloux : « je souhaite ardemment qu'il puisse tirer son coup avant ces diverses conférences » (*PECF*, p. 492). Cette propension rabelaisienne culmine avec l'anecdote qu'il raconte à ses parents, alors qu'il se trouve dans la région de Téhéran, concernant une ânesse, dans un pré derrière le lycée d'une petite ville, et que « chaque écolier baisait tour à tour » ; et de conclure : « l'ânesse, depuis, dès qu'elle voit un homme, elle se met à genoux » (*PECF*, p. 540).

Cette liberté de ton se double de confidences extrêmement intimes, vraiment étonnantes quand on pense qu'il s'adresse à sa mère et à son père : non seulement il ne leur épargne pas le détail de ses ablutions les plus secrètes<sup>12</sup> mais on le voit même évoquer ses érections matinales, signe de bonne santé physique et psychique, à de nombreuses reprises<sup>13</sup> - au point même d'écrire en majuscules « je REBANDE » (*PECF*, p. 25). C'est à ce genre de détails que l'on mesure la qualité de la relation existant entre Thierry Vernet et ses parents, authentique, spontanée et sans aucune de ces retenues qui caractérisent l'éducation calviniste

genevoise, à la différence d'un Nicolas Bouvier qui en a incontestablement souffert<sup>14</sup>, et qui avait avec ses parents - et singulièrement avec sa mère - une relation autrement plus complexe<sup>15</sup>.

On peut mesurer aussi la spontanéité d'expression de Vernet à la langue qu'il utilise, émaillée de nombreux helvétismes<sup>16</sup>, d'emprunts dialectaux<sup>17</sup> ou argotiques : ces particularités lexicales, qu'on retrouve également dans la langue de *L'Usage du monde*, sont un élément de plus rappelant l'affinité entre les deux amis.

## **Le « making-of » du voyage**

Il ne faut pas se cacher qu'un des grands intérêts et plaisirs de lecture qu'on retire de cette correspondance tient au fait qu'on y voit défiler absolument tous les aspects du voyage qu'on trouve dans *L'Usage du monde*, mais de manière beaucoup plus circonstanciée, avec un grand luxe de détails, et la fraîcheur de ton propre au style du carnet de route, ce qui donne ainsi l'impression d'assister au déroulement intégral des journées des deux voyageurs et d'en savoir un peu plus sur la réalité qu'ils ont vécue en commun. Tout se passe, en somme, comme si la narration de Thierry Vernet nous faisait assister au « making-of » de *L'Usage du monde*, avec cette différence que cette narration comprend également un grand nombre d'éléments soit absents du récit de Bouvier (parce qu'il s'agit de scènes vécues par Thierry Vernet exclusivement), soit omis, soit encore présentés de manière radicalement différente.

Un des apports significatifs de la relation de Thierry Vernet tient aux conditions matérielles et sociales du voyage, qui ressortent avec une précision qu'on ne trouve pas toujours dans *L'Usage du monde*. À commencer par la dimension mécanique du voyage : Nicolas Bouvier évoque « la vieille Fiat » que les deux amis avaient « retapée » (*UDM*, p. 10), et pourtant lorsqu'on lit sous la plume de Thierry Vernet que la « Topo » présente 6 500 kilomètres au compteur à Ankara (*PECF*, p. 174), on est plutôt porté à penser qu'elle n'était pas si vieille que cela<sup>18</sup>. Quant aux tribulations mécaniques de la « Topo », si elles sont bien mises au premier plan dans *L'Usage du monde*, il faut lire Thierry Vernet pour mesurer à quel point elles ont usé les nerfs des deux amis, au point même de provoquer chez lui un effondrement spectaculaire, lors du dernier obstacle rencontré sur la route traversant le redoutable désert du Lut, où il s'effondre en pleine crise de nerfs et se réfugie sous la voiture, à l'ombre<sup>19</sup>. Entre soupape brûlée à Kerman, pignon de boîte de vitesse cassé à Zahidan (ce qui les oblige à traverser les 600 kilomètres du désert du Lut en seconde), lames de ressort brisées à Quetta, moteur démonté à quatre reprises entre Zahidan et Quetta, sans parler des pannes à répétition dues à des vis platinées mal réglées, à un delco capricieux ou un pot d'échappement bouché, sa correspondance n'épargne à ses proches aucune des épreuves qui ont été infligées par la « Topo ». L'attachement des deux amis à leur capricieux véhicule est pourtant bien réel, et il se produit même une forme de curieuse identification dans la façon dont Thierry Vernet formule sa propre défaillance, en l'assimilant à une panne mécanique<sup>20</sup>. On mesure d'ailleurs la place obsessionnelle que prend la « Topo » à cette réflexion que lui inspire la réparation de la boîte de vitesses : « Il n'y a qu'à regarder deux roues dentées bien ajustées pour se consoler des désordres du monde » (*PECF*, p. 637). Bien d'autres détails encore, absents dans *L'Usage du monde*, restituent l'arrière-plan de cette équipée automobile, comme, par exemple, la consommation d'amphétamines pour pouvoir conduire la nuit (*PECF*, p. 173).

Les formalités administratives et les contacts avec la police qui se répètent pratiquement de ville en ville, à Zagreb (*PECF*, p. 31, 45), Travnik (p. 47), Belgrade (p. 89), en Grèce (p. 97), à Salonique (p. 144), à Ankara (p. 153), et durant tous les déplacements en Iran, soumis à toutes sortes d'autorisations officielles (p. 202, 407, 414, 417), tout cela fait l'objet d'un compte rendu minutieux et donne la mesure des contraintes et des difficultés à voyager à l'époque de la guerre froide. De même, les milieux et les institutions francophones privilégiés par les deux amis durant leur voyage apparaissent avec une grande netteté et font ressortir, avec encore plus de relief que dans *L'Usage du monde*, la place encore dominante de la langue française dans ces régions du monde : à Zagreb, à Belgrade, à Prilep, en Grèce, à Ankara, à Ispahan, à Persépolis, partout ou presque le nombre de locuteurs francophones rencontrés par les deux voyageurs en atteste, parfois dans des endroits totalement improbables, comme à Kerman où, comme par magie, apparaît une rutilante Cadillac bleu ciel d'où descend un Iranien « propriétaire de la moitié du pays », et qui insiste pour offrir, dans un excellent français, l'hospitalité aux deux amis<sup>21</sup>.

La stratégie de survie et les « plans fric » des deux voyageurs sont également parfaitement apparents dans le récit de Vernet : « Les villes seront nos petites usines à fric et les campagnes [...] nous feront travailler » note-t-il (*PECF*, p. 92) ; et l'on dispose grâce à sa correspondance d'un relevé exact de tous les gains obtenus par la vente de ses dessins et aquarelles, ainsi que du montant que « facture » Nicolas Bouvier pour ses leçons de français à Tabriz<sup>22</sup>. On apprend ainsi (p. 96) que les trois aquarelles qu'il a vendues à Belgrade lui ont payé son voyage jusqu'à l'arrivée de Bouvier, et que son exposition à Téhéran lui a rapporté l'équivalent de 1 120 francs suisses (p. 524), si bien que les deux amis quittent l'Iran avec la même somme d'argent en poche que quand ils y sont entrés. Mais Thierry Vernet ne dissimule pas non plus à ses proches les éreintantes journées vécues à Istanbul où il tente sans succès de « placer » en ville ses dessins et tableaux, notamment auprès des expatriés suisses (un autre réseau utile pour « les plans fric ») : si, dans *L'Usage du monde*, Nicolas Bouvier évoque de façon compatissante, en quelques mots, les efforts infructueux de son ami à Istanbul, c'est bien Thierry Vernet qu'il faut lire pour prendre la mesure des humiliations répétées qu'il a subies en tentant, tel un

colporteur (la comparaison est de lui) de placer ses dessins auprès de Suisses parfois souverainement méprisants<sup>23</sup>.

Les comptes rendus minutieux de Vernet permettent d'ailleurs de révéler un rapport à l'argent plus complexe qu'il n'y paraît. À lire *L'Usage du monde*, on retire l'impression que le voyage tient de l'exercice de survie, accompli grâce au sens de la sobriété et à la débrouillardise des deux amis, parvenant à se financer par leur propre travail : les ventes des dessins de Thierry Vernet en Turquie, les leçons de français données par Bouvier à Tabriz<sup>24</sup>. En réalité, comme le signale Thierry Vernet lui-même (p. 159), tous deux disposent d'un petit capital (1 400 francs suisses), qui leur permettrait de ne pas s'infliger les restrictions alimentaires qu'ils s'imposent parfois, mais c'est précisément pour conserver intacte cette réserve d'argent qu'ils le font, pour continuer leur voyage avec l'assurance d'un capital inentamé. De plus on se rend compte, à la lecture de Thierry Vernet, à quel point les deux amis ont bénéficié d'une très généreuse hospitalité : à Tabriz, où ils sont très souvent invités à manger par la communauté des expatriés (Américains du *Point IV* ou du Consulat, Suisses, Allemands) ou par le généreux Moussa ou encore cette jeune Arménienne, Hélène Karan, qui, curieusement, n'apparaît pas dans *L'Usage du monde*, et qui les invite à dîner chaque semaine ; mais également à Ankara, où ils bénéficient d'un hébergement gratuit chez un couple d'Américains, d'invitations à des repas et de nombreuses aides, y compris financières, obtenues auprès de la communauté suisse. Il y a donc en arrière-plan du voyage tout un réseau social d'expatriés ou de milieux diplomatiques qui assistent et soutiennent les deux voyageurs : on le constate en Turquie, à Tabriz, à Téhéran - où ils sont littéralement pris en charge par l'internonce Forni, un personnage qui a joué un rôle très important durant leur séjour en Iran, et qui pourtant n'apparaît pas dans *L'Usage du monde*<sup>25</sup> -, mais également à Kaboul, où existe une communauté française de 70 personnes (*PECF*, p. 673).

De ce point de vue les plans et croquis qui accompagnent les lettres de Vernet permettent de se représenter avec beaucoup de précision la vie des deux amis. Le plan de Tabriz, en particulier (p. 343), permet de se rendre compte du petit cercle, à la fois géographique et social, à l'intérieur duquel ils accomplissaient leur circuit quotidien « entre 12 et 14 h » : on y voit situés, avec une précision touchante (le but de Vernet est visiblement de donner à ses parents une idée précise de sa vie à Tabriz) l'emplacement de leur maison, celui de la poste, du boulanger, de l'épicier, du marchand de bois, du bain Iran, du *Point IV*, de l'appartement de « Melle Karan », de celui de Hansen, l'employé du Consulat américain, de la clinique de Frölich (Paulus dans *L'Usage du monde*), du restaurant proche du bazar où ils vont souvent manger, de la banque, du poste de police, du magasin de jouets, des différents cinémas de la ville, ainsi que des deux « tchaïkana » qu'ils fréquentent. Et c'est sans doute l'étroitesse géographique de ce cercle, et les contacts fréquents avec les gens qui s'y trouvent, qui expliquent que le séjour à Tabriz a été si riche sur le plan humain. Si Tabriz, note Vernet à l'intention de ses parents est « grand comme Genève » (p. 375), leur environnement quotidien ressemble plus à celui d'un village, facilitant les contacts humains.

De même, l'observation du plan de Téhéran (p. 466), où sont localisés des lieux « stratégiques » (Institut français, American Society, *Point IV*, le restaurant « Chez Léon », la pâtisserie Ferdousi, « lieu de rendez-vous habituel du tout Téhéran », Chemeran, « le Cologny de Téhéran » p. 458) permet de visualiser à quel point les deux amis se trouvent associés à une intense activité sociale, et même mondaine : fait qui n'apparaît pas, en tout cas pas aussi nettement dans *L'Usage du monde*<sup>26</sup>.

Une autre information transmise par Thierry Vernet éclaire contradictoirement la manière dont s'est imposée l'étape de Tabriz : à lire *L'Usage du monde*, on retient l'impression que le long hivernage à Tabriz est dû à des circonstances imprévisibles, l'arrivée soudaine de la neige qui bloque les routes et contraint d'y chercher un gîte pour passer l'hiver. Certes, l'itinéraire vers l'Iran n'était pas fixé à l'avance, Thierry Vernet expliquant qu'à Ankara les deux amis hésitaient entre deux scénarios : continuer vers l'Iran, ou bifurquer vers la Syrie, le Liban et la Jordanie. Mais une fois le choix de l'Iran fait, la décision d'hiverner à Tabriz a été le choix délibéré des deux voyageurs, se déterminant d'après les informations que leur donne le petit cercle d'Allemands et d'Autrichiens de Tabriz (dont le docteur Frölich : *PECF*, p. 203 et suiv.) sur la qualité de vie dans la ville. On est donc loin d'un voyage soumis aux hasards de la route, tel que le présente *L'Usage du monde*.

On sait que la nourriture, qui fait partie du charme de la « vie voyageante » à « cinq toman par jour » (*UDM*, p. 232) est très présente dans *L'Usage du monde*, dont la typographie souligne à plusieurs reprises des spécialités gastronomiques présentées sous forme de véritables menus<sup>27</sup>. On ne s'étonnera donc pas qu'elle occupe une place absolument obsédante dans la correspondance de Thierry Vernet : c'est pratiquement à chaque lettre - et donc chaque jour - qu'il est question de ce que mangent les deux amis, de ce qu'ils se préparent à manger (essentiellement des pommes de terre), et aussi de ce qu'ils boivent tout au long du parcours : bière, vin, pruneau, raki, vodka, café, thé - le thé devenant la boisson hégémonique à partir de l'Iran. La variété des cuisines locales, spécialement à Tabriz, qui constitue un concentré de diversité culinaire, y est présente de manière encore plus détaillée et insistante, notamment à travers les variétés de soupes ou de potages qui leur sont apportées fréquemment par leur compatissante logeuse arménienne et dont Thierry Vernet décrit le contenu avec gourmandise. À « Béograd », en Serbie, on le voit donner à ses parents la recette de la « boza » (*PECF*, p. 89), une boisson à base d'eau, de farine de maïs, de sucre et de houblon ; à Tabriz, il explique à ses parents comment on y prépare le thé, et comment on le boit, par « petites golées », après s'être mis dans la bouche un morceau de sucre (*PECF*, p. 205). L'attention des deux amis aux référents alimentaires ne va pas sans quelques divergences, parfois : les cailles qui leur sont offertes par Moussa le 31 décembre 1953 ont-elles été mijotées au vin rouge (version de Thierry

Vernet : *PECF*, p. 313) ou au vin blanc d'Arménie (version de Bouvier : *UDM*, p. 152) ?

C'est bien sûr sur le plan humain que les éclairages apportés par Thierry Vernet s'avèrent précieux. On sait l'importance des rencontres dans *L'Usage du monde*, et des portraits auxquels elles donnent lieu (plus d'une cinquantaine). Mais on en apprend beaucoup plus grâce aux explications que donne Vernet à ses proches, à commencer par les patronymes réels des personnages rencontrés. Soit Paulus, le médecin autrichien dont Bouvier fait un apatride, personnage truculent et quelque peu cynique : on retrouve certes chez ce personnage, qui s'appelle en réalité Frölich, la force vitale et le rire effrayant qui le caractérisent dans *L'Usage du monde*, mais il s'avère plus complexe chez Thierry Vernet, moins réductible à ces attributs rabelaisiens. Thierry Vernet le présente comme autrichien, « ancien nazi inspecteur des bordels sur la côte ouest » (*PECF*, p. 205) - et non pas d'origine balte, enrôlé dans la Wehrmacht sur le front de l'Est comme le dit Bouvier (*UDM*, p. 131). Autres informations qui n'apparaissent pas dans *L'Usage du monde* : il est marié, a un enfant (*PECF*, p. 221), a le projet de s'expatrier en Afrique ou en Égypte, circule en Land Rover et reçoit souvent chez lui à dîner les deux amis. Sous ses apparences cyniques il dissimule en réalité une vive sensibilité, meurtrie par son expérience de la guerre et des massacres (*PECF*, p. 311) : à plusieurs reprises Thierry Vernet le montre au bord des larmes lorsque ses souvenirs de guerre reviennent le hanter<sup>28</sup>. On est donc loin du personnage quasi unidimensionnel qu'en a fait Nicolas Bouvier.

Une différence marquante concerne le *Point IV*, réduit dans *L'Usage du monde* à un seul personnage, l'ingénieur Roberts. Or, le *Point IV* s'avère une vraie institution socio-économique à Tabriz (mais également dans tout l'Iran, puisqu'il est présent à Téhéran), dotée d'ateliers et d'un vaste garage (où les deux amis font entreposer, sur cales, la « Topo »), employant de très nombreuses personnes, dont cette jeune Arménienne, Hélène Karan, qui a étudié à Paris et dont Bouvier ne souffle mot. Les relations entre les deux amis et les différents personnels du *Point IV* sont très suivies, nos voyageurs étant par exemple souvent invités par son directeur, M. Byrne - dont la femme achète à Thierry Vernet une toile et prend des cours de français avec Bouvier. Tout ce tissu social est comme effacé dans *L'Usage du monde*, qui met au premier plan l'ingénieur Roberts, qui n'apparaît nullement chez Thierry Vernet : s'agit-il de Byrne, le directeur du *Point IV* ? De même, l'employé du consulat américain, Hansen, est absent du récit de Bouvier, alors qu'à lire Thierry Vernet on se rend compte que les deux amis ont eu avec lui une vraie relation amicale : c'est l'occasion d'apprendre qu'à Tabriz, la communauté des expatriés a la possibilité de faire du ski, Vernet et Bouvier accompagnent l'un après l'autre Hansen dans ce but, à Marand, situé à 60 kilomètres de Tabriz (*PECF*, p. 275) - où les miséreux du coin servent de remonte-pente aux femmes des expatriés pratiquant le ski (*PECF*, p. 276). On comprend que Bouvier ait « gommé » tous ces détails : cet aspect de villégiature d'hiver, très surprenant, faisant un peu tache dans le « décor » montré par *L'Usage du monde*. Il faut donc lire Thierry Vernet pour avoir accès à cet aspect de la vie des expatriés de Tabriz, une communauté à laquelle sont étroitement associés nos deux voyageurs, et c'est précisément cela qui ne peut pas apparaître dans *L'Usage du monde* : on ne fabrique pas un chef-d'œuvre de la littérature viatique sans prendre quelques libertés avec la réalité.

Si bien d'autres des personnages de *L'Usage du monde* apparaissent, plus ou moins identiquement<sup>29</sup>, sous la plume de Thierry Vernet, comme Philipp (Terence dans *UDM*), le propriétaire anglais du *Saki bar* (c'est lui qui conseille aux deux amis de s'installer, à Ceylan, à Galle), le photographe Pellier (Tellier dans *UDM*), ou les deux voyageurs originaires de Grenoble, Vincent et Sandra (Dodo et Cendrat dans *UDM*), ce sont surtout les personnages absents du récit de Bouvier qui retiennent l'attention. Ainsi de cette famille de « petits- bourgeois français » dont la voiture est en panne, rencontrés sur la route entre Kragujevac et Priština, ou du couple franco-polonais roulant en Ford vers la Turquie avec qui les deux amis s'entretiennent à Niš : est-ce parce qu'un tel détail aurait eu pour effet de banaliser l'image aventureuse du voyage en « Topo » qu'on n'en trouve nulle trace dans le récit de Bouvier ? Pourtant certains de ces voyageurs croisés le long de la route ont un aspect incontestablement pittoresque, comme cette aviatrice allemande, Lise Bach, spécialiste d'acrobatie aérienne qui revient justement des Indes, où elle a été invitée pour un meeting par Nehru, et que les deux amis rencontrent à Salonique : c'est une « espèce de Du Guesclin trapue aux cheveux courts », suffisamment « gonflée » pour faire seule le voyage en voiture vers la Yougoslavie (*PECF*, p. 142). Quant à ce protestant français qui circule en 2 CV en Iran, allant partout sur les lieux bibliques pour y faire des photos destinées à des illustrations de la Bible, il est logique qu'il n'apparaisse pas chez Bouvier, puisque c'est Thierry Vernet qui l'a rencontré lors de son exposition à Téhéran<sup>30</sup>. Mais pourquoi ne trouve-t-on aucun mot sur l'ajusteur français avec qui les deux amis s'entretiennent à l'hôtel Fars, à Téhéran, et qui vient de faire Calcutta-Téhéran en Lambretta (*PECF*, p. 526) ? Ces détails nous rappellent que le voyage en « Topo » des deux amis est loin d'être exceptionnel, les années cinquante étant propices aux voyages aventureux en voiture - mais, là encore, c'est sans doute une réalité qu'il convenait d'estomper pour mieux mettre en relief l'équipée automobile des deux amis.

Si les informations figurant spécifiquement dans la correspondance de Vernet permettent de mieux comprendre certains détails de *L'Usage du monde* - comme l'étrange mot que se répète Bouvier sur la route d'Ispahan<sup>31</sup> -, il en est d'autres qui n'apparaissent pas du tout dans le récit de Bouvier, en particulier sur la xénophobie qu'ils perçoivent à Tabriz, et que Thierry Vernet associe à l'intolérance de l'islam chiite<sup>32</sup>. De manière générale, la perception de certains faits de société liés à la culture musulmane, qui est au premier plan dans les observations de Vernet, est évoquée beaucoup plus discrètement chez Bouvier<sup>33</sup>, quand elle n'est pas tout simplement effacée : il y a par exemple très peu d'allusions à la stricte séparation des femmes et des hommes dans *L'Usage du monde*, et aucune concernant les violences sexuelles infligées aux très jeunes filles dont parle Vernet. Même la très grande misère,

chronique et massive, de Tabriz, avec sa nombreuse population de nécessiteux, apparaît comme estompée, ou plutôt sublimée sous la plume de Bouvier, sans doute parce qu'il lui importe de garder et de transmettre une image lumineuse d'un lieu qui aura beaucoup compté pour lui.

## **Des divergences significatives**

Même dans les souvenirs communs qui trouvent leur empreinte respective dans les récits des deux amis existent des divergences notables, qui s'expliquent certes par des différences de sensibilité mais aussi et surtout du fait de l'élaboration littéraire du récit de Nicolas Bouvier, qui est un texte construit, et construit pour produire certains effets. Et c'est précisément tout l'intérêt du contrepoint qu'apporte la version de Thierry Vernet que de servir de révélateur, permettant par contraste de mieux comprendre comment a procédé Bouvier dans la construction de son récit.

### **Le procédé du montage**

On en trouve un exemple éclatant dans la lettre de Thierry Vernet reproduite dans l'avant-propos de *L'Usage du monde*. Cette lettre, qui semble reproduite telle quelle, datée du « 4 juillet » à « Travnik, Bosnie » (*UDM*, p. 7), est en réalité le produit d'un montage condensant en trois paragraphes le contenu de plusieurs lettres beaucoup plus prolixes de Thierry Vernet à ses proches et datées des 4, 5, 8 et 9 juillet 1953 (*PECF*, p. 48, 49, 50, 56)<sup>34</sup>. Cette manipulation textuelle, procédant par découpage et collage, a l'avantage de proposer à l'entame du récit de Bouvier un micro-récit de voyage, relatant de manière condensée le déroulement de toute une journée dans les environs de Travnik, et reprenant deux *topoi* de la littérature viatique : la rencontre pittoresque (le paysan bosniaque sur son poney) et la description du marché. La lettre de Thierry Vernet reproduite dans *L'Usage du monde* est donc en réalité un artefact élaboré moins pour donner la parole à l'ami Vernet que pour créer un effet de sens, culminant sur l'exclamation finale : « L'Orient quoi !<sup>35</sup> » Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple de montage dans *L'Usage du monde* : on trouve dans le récit de Bouvier, au moment du départ depuis Kaboul, sur la route du Khyber Pass, une autre lettre de Thierry Vernet, cette fois-ci non destinée à ses proches, mais à Bouvier lui-même, pour l'encourager à venir le rejoindre à Galle, au sud de Ceylan. Et là encore, on constate que Bouvier procède à une « compression » de deux lettres distinctes<sup>36</sup>.

### **Déplacement et agrégation de motifs**

Un grand nombre de scènes absolument communes aux récits de nos deux voyageurs présentent des différences de détail, qu'on pourrait croire anodines, mais qui sont révélatrices de tout un travail de stylisation. Soit la scène d'adieu à Mme Wanda, la directrice du *Moda Palas* (le *Moda hôtel* dans *L'Usage du monde*) : si l'on superpose la version de Bouvier à celle de Vernet dans sa lettre du 1<sup>er</sup> octobre 1953, on constate que, sur un fond commun - dans les deux cas elle est dans sa chambre, alitée et lance aux deux amis le même « Dieu vous garde !<sup>37</sup> » - des détails distinguent radicalement les deux versions. Chez Vernet, la scène se passe le matin, les deux amis ne voient pas Mme Wanda, ils s'adressent à elle « à travers la porte de sa chambre » (*PECF*, p. 173) et repartent aussitôt, le tout tenant en trois lignes. Chez Bouvier, la scène occupe tout un paragraphe (dix-neuf lignes), elle se passe en soirée, et les deux amis passent « la tête par la porte entrebâillée » pour lui dire adieu ; suit une description la montrant assise dans son lit, « un livre ouvert devant elle » - et il faut croire que ce détail s'est durablement incrusté dans la mémoire de Bouvier puisque surgit entre tirit cette intervention du narrateur au présent : « du Mérimée, je m'en souviens » - la scène se terminant par le passage soudain du français au polonais, les deux amis se rendant compte que Mme Wanda avait déjà oublié leur présence pour s'adresser dans cette langue « à une de ces ombres très anciennes [...] qui accompagnent les vieilles gens en exil et tournoient au fond de leur vie » (*UDM*, p. 87). Que conclure ? Que les deux amis n'ont pas gardé le même souvenir de ce personnage<sup>38</sup> ? Ou peut-être tout simplement que Nicolas Bouvier a déplacé certains détails hors de leur cadre initial (par exemple Mme Wanda soliloquant en polonais) pour les insérer dans cette scène, afin d'intensifier l'atmosphère de mélancolie et de mystère autour de ce personnage.

La comparaison des mêmes scènes racontées par Vernet et Bouvier met en évidence des différences du même ordre, qui tiennent à la présence ou l'absence d'un ou plusieurs détails. Par exemple, la rencontre du directeur d'école de Gümüsane, en Anatolie (*UDM*, p. 102 vs *PECF*, p. 192) se présente de la même façon - accueil cordial et muet en raison de l'obstacle de la langue, même offre quelque peu réticente d'une peau de renard - si ce n'est que Bouvier ajoute un détail (les trois hommes mangent des pommes tout en se regardant en silence) dont la mémoire de Vernet n'a pas retenu la trace, à se demander si tous deux ont vraiment vu la même chose : reste que ce détail supplémentaire donne à la scène et à ce mélange de cordialité et d'incompréhension un côté comiquement décalé. De même, la scène de fou rire avec le directeur narcissique de l'Institut français de Téhéran<sup>39</sup> est absente du récit que fait Thierry Vernet de cette rencontre : elle joue pourtant un grand rôle chez Bouvier, car c'est précisément ce fou rire, et non pas les capacités de persuasion des deux voyageurs, qui brise la glace et leur permet d'obtenir du directeur ce qu'ils veulent. Ces divergences se produisant souvent, on est tenté de penser qu'elles sont dues chez Bouvier à une contamination de motifs appartenant à des moments différents, et à une volonté de faire « dire » quelque chose à ces menus épisodes que leur restitution exacte ne permettrait pas de faire. Un épisode de *L'Usage du monde*, en particulier, permet de s'en rendre compte : il s'agit de



l'agression de Thierry Vernet par « une douzaine de vauriens » qui lui dérobent « l'argent du mois » (*UDM*, p. 133). Telle qu'elle est racontée par Bouvier, cette anecdote fait suite à un récit de Paulus racontant la fin tragique d'un mollah un peu fou, et un peu sorcier, trouvé mort dans sa courette à côté de son magot ; et c'est à la suite de cette anecdote que, intrigué, Thierry Vernet serait allé voir par lui-même, sur place, dans le quartier où se trouve la courette de l'imam, et où il se serait fait agresser. L'intention de Bouvier dans ce récit est claire : il faut absolument éviter de se rapprocher de lieux marqués par la magie noire, au risque de se voir malmené, ce qui est précisément arrivé à son ami Thierry. Or, la version de cet épisode est radicalement différente sous la plume de Vernet (*PECF*, p. 245-246). D'une part, celui-ci n'est pas seul, il se trouve avec Hansen, l'employé du consulat américain, et Ahmed, « un copain iranien de Hansen », lors d'une excursion dans les faubourgs de Tabriz, à un kilomètre de la ville, pour voir la grande mosquée sur la montagne rouge, donc dans un endroit qui n'a rien à voir avec le quartier concerné par l'anecdote sur l'imam - une anecdote dont, du reste, Thierry Vernet ne souffle mot<sup>40</sup>. Le seul point commun entre les deux versions tient donc au fait que Thierry s'est effectivement fait dérober l'argent du mois (300 tomans), une somme que, du reste, il récupérera grâce aux efforts de la police locale - ce sur quoi Bouvier ne dit mot. L'épisode raconté par Bouvier, s'il n'est pas absolument controuvé, est au moins fabriqué, fait de la réunion de différents motifs n'ayant rien à voir entre eux, et destiné à accréditer un « message » sur le danger des lieux marqués par la magie noire - une obsession, chez Bouvier, héritée de son séjour catastrophique à Ceylan qu'il a racontée dans *Le Poisson-Scorpion*. Si l'on ajoute que Bouvier est évidemment tributaire du récit que lui a fait son ami de sa mésaventure, on se rend compte du travail de transformation qu'il impose à la réalité vécue du voyage, à des fins de stylisation littéraire.

On trouverait bien d'autres exemples de cette poétique reposant sur l'agrégation de motifs déplacés de leur cadre originel, comme la très belle scène lors de la traversée du désert du Lut, à Kham<sup>41</sup>, où les deux amis, « malades de soif et de vent » (*UDM*, p. 258), trouvent refuge à l'intérieur d'un petit fort. Thierry Vernet évoque aussi ce moment et en apparence il s'agit bien de la même scène, comme le montre le souvenir commun de la femme qui les invite à entrer et des trois vieux policiers faisant laborieusement une dictée, assis en tailleur. Mais la scène s'enrichit dans *L'Usage du monde* d'un certain nombre de détails qui n'apparaissent pas chez Vernet : l'atmosphère paisible de minuscule oasis apportée par la présence, entre les « hauts murs de terre », d'un amandier, d'un pêcher et d'un carré de légume, que vient troubler l'irruption bruyante du vol de perdrix aveuglées par le sable et s'abattant « comme grêle sur le jardin ». C'est par ce travail poétique sur l'assemblage de certains détails qu'on comprend comment Bouvier parvient à faire naître des scènes d'un très grand pouvoir visuel.

## L'amplification

Deux moments apparemment semblables, chez Vernet et Bouvier, permettent de se rendre compte du travail de « littérarité<sup>42</sup> » par lequel ce dernier réussit à transformer une simple « chose vue » en quelque chose d'exceptionnel. Les deux moments se produisent durant le long trajet en voiture à travers l'Anatolie : le premier se passe pendant la nuit, il s'agit de la scène de copulation nocturne des tortues à laquelle assistent les deux amis (*UDM*, p. 90-91 vs *PECF*, p. 188). Chez Thierry Vernet, c'est un peu par hasard, à l'occasion d'un arrêt dû à la nécessité de ré-arrimer un jerricane sur la roue de secours qu'ils découvrent cette scène. La version de Bouvier est tout autre : alors que Thierry est au volant, c'est la perception d'un bruit d'entrechoquement, qu'ils interprètent comme provenant, de manière inquiétante, de leur boîte de vitesses, qui les fait s'arrêter, et c'est alors qu'ils découvrent la scène, qui prend dans le récit de Bouvier une dimension quasi fantastique, en raison du grand nombre de tortues (« la plaine était noire de tortues qui se livraient à leurs amours d'automne »). On se rend compte que Nicolas Bouvier a amplifié visuellement la scène tout en intensifiant la perception auditive, jusqu'à ajouter un détail qui ne se trouve pas chez Thierry Vernet, le cri « strident » des mâles lorsqu'ils se dressent au-dessus de la carapace des femelles pour les saillir.

Le deuxième moment concerne leur brève étape dans un petit village, au sommet du col d'Ordu, où ils assistent à une danse des villageois au son de la musique « aigrelette » d'une clarinette rythmée par un tambour : la scène déclenche quasi immédiatement des signaux d'alerte chez Bouvier, en raison de la lenteur inquiétante de la danse, de l'effet de foule compacte et piétinante, du silence des danseurs, de leur physionomie (« visages de tueurs »), de sorte qu'elle est interprétée comme la préparation rituelle d'une vendetta de massacreurs (*UDM*, p. 97). L'effet d'intimidation est tel que Bouvier renonce à se servir de son enregistreur et que les deux amis quittent les lieux sans s'attarder. Ce qui est très curieux est que, visiblement, Thierry Vernet n'a pas du tout vécu la même chose : il enregistre bien les mêmes détails (« une énorme grosse caisse et une clarine de bois au son aigre ») et le mouvement lent des danseurs, mais sa relation, beaucoup plus brève (quatre lignes), mentionne juste « un étrange kolo dansé par des géants » (*PECF*, p. 190). Les signaux d'alerte ne se sont visiblement pas déclenchés chez lui : faut-il alors penser à une simple différence de sensibilité entre les deux amis, ou à une reconstruction rétrospective du souvenir chez Bouvier, interprétant la musique et la danse comme une forme de ritualisation de la violence clanique ?

On conclura cette confrontation par une séquence particulièrement importante dans *L'Usage du monde*, la perte du manuscrit de Bouvier à Quetta, qui occupe quatre pages de son récit (*UDM*, p. 305 à 309), et dont Thierry Vernet donne une version légèrement différente, en une seule page (*PECF*, p. 635-636). Si les deux versions de la recherche vaine dans la décharge de Quetta se recourent parfaitement - jusqu'à la présence du vieux muet tamisant du mâchefer et qui se fourre un doigt dans la bouche lorsque les deux amis l'interrogent -, ses résultats ne sont pas absolument identiques. Alors que Thierry Vernet indique qu'ont été

récupérées une page entière plus une autre déchirée en tout petits morceaux ainsi qu'une enveloppe vide, le bilan pour Nicolas Bouvier n'est que de « quatre fragments déchirés de la première page » plus une enveloppe vide. Visiblement, Bouvier réduit encore le très peu récupéré pour amplifier la radicalité de la perte subie. Plus intéressant, les circonstances à l'origine de cette perte du manuscrit ne sont pas exactement les mêmes. Dans son récit, Nicolas Bouvier incrimine le boy, qui « balaie » la grosse enveloppe que Bouvier avait posée par terre pour libérer sa table de travail ; à preuve, l'impulsion qui saisit Bouvier demandant au boy, « les poings sur les yeux<sup>43</sup> », de le conduire jusqu'à l'enclos des ordures au bord de la grand-route. Mais les choses ne sont pas aussi simples pour Thierry Vernet, qui livre, en sept lignes, une analyse détaillée de ces circonstances, aux termes de laquelle le boy n'a fait, en réalité, que son travail. Il explique en effet que les deux amis utilisent ordinairement comme corbeille à papier le couvercle de la machine à écrire de Bouvier, posé à terre, et que le boy a l'habitude de vider chaque matin. Or, la veille de l'incident, Bouvier aurait utilisé ce couvercle non pas comme corbeille, mais comme une sorte de classeur, pour y trier ses papiers. Et lorsque son ami Thierry lui demande s'il compte vraiment se débarrasser de ces papiers, Bouvier, « distrait comme toujours », lui répond par l'affirmative. Clairement, pour Thierry Vernet, son ami « a oublié ses papiers », et, le lendemain matin, « le bouseux a fait son devoir » (*PECF*, p. 635). C'est donc à sa distraction que Bouvier doit la perte de son manuscrit et non pas à la négligence du boy. Mais il est étrange de voir sur ce point que, des années avant l'achèvement de *L'Usage du monde*, le récit de Thierry Vernet apporte une forme de démenti à la version de son ami.

## **Le couple Nicolas Bouvier /Thierry Vernet**

### **Quel voyage pour quel usage ?**

Un autre intérêt de la correspondance de Thierry Vernet tient à ce qu'on peut suivre les différentes phases par lesquelles passe le projet commun des deux amis. Si, au début, tout l'itinéraire euro-asiatique est conçu comme devant conduire aux Indes<sup>44</sup>, but mythique du voyage, celui-ci s'inscrit dans un projet plus ample qui prévoit d'hiverner l'année suivante au Japon<sup>45</sup>, l'objectif ultime étant l'Amérique. Mais peu à peu, au fur et à mesure que se déroule le voyage, et avec lui ses difficultés, et les tourments nés de la séparation d'avec son amie Flo, on voit Thierry Vernet réfléchir de plus en plus à l'idée de se séparer de son ami pour aller directement à Ceylan<sup>46</sup> afin d'y retrouver sa fiancée, qui lui manque, de qui il reçoit beaucoup de lettres et à qui il en envoie beaucoup, quasiment tous les jours. C'est sans doute au gré de ces échanges que le projet de mariage civil à Galle se précise, puissante motivation qui va le conduire à sa décision de quitter Bouvier à Kaboul. C'est durant le long hivernage et le confinement à Tabriz qu'on voit Thierry Vernet se déterminer de plus en plus pour cette nouvelle orientation, qui certes lui coûte parce qu'elle constitue une sorte de rupture dans le « pacte » qui lie les deux amis, et parce qu'elle le conduit à renoncer au grand voyage autour du monde, mais qui finit par s'imposer à lui comme une forme d'évidence.

Bien sûr, cette lente maturation d'un projet individuel alternatif est liée à l'attachement amoureux, mais elle s'explique aussi par ce que le voyage révèle à Vernet de ses propres exigences artistiques, et c'est précisément à Tabriz, où de longues journées lui permettent de se consacrer à la peinture, qu'il voit de plus en plus s'ouvrir devant lui un autre chemin : renoncer aux voyages lointains et rentrer en Europe où il a la conviction d'être à sa place. Il note lui-même qu'un des gains du voyage en Asie est qu'on s'y découvre vraiment européen (*PECF*, p. 471).

Ce qui apparaît en effet à Tabriz, c'est que le sens du voyage n'est pas ou n'est plus le même pour Thierry Vernet : le voyage devient pour lui l'élément d'apprentissage de son métier de peintre et rien d'autre<sup>47</sup>, il est donc loin de cette « mystique du chemin » dont se réclame Bouvier dans *L'Usage du monde*. On constate d'ailleurs, dans les échanges entre les deux amis à ce sujet, tels qu'ils transparaissent dans les lettres de Thierry, que Tabriz est pour tous les deux une étape cruciale les orientant tous deux vers deux itinéraires personnels radicalement différents, ce que Thierry Vernet exprime nettement, depuis Tabriz, dans sa lettre du 8 avril 1954 : « C'est peut-être le plus grand enseignement de Tabriz : m'y être un peu trouvé et savoir ce qui est à faire » (*PECF*, p. 445). Trois semaines auparavant, dans une autre lettre, il exposait avec lucidité à quel point le voyage, en les révélant à eux-mêmes et à leur différence, leur enjoignait de se séparer : « Ce voyage [...] indique la divergence de nos voies » (*PECF*, p. 420).

Reste, par-delà la séparation à laquelle les conduit leur compagnonnage sur les routes, un enjeu du voyage commun aux deux amis : en retirer une œuvre, et une œuvre commune, ce « livre du monde<sup>48</sup> » qui deviendra *L'Usage du monde*. Et c'est précisément dans la correspondance de Thierry Vernet, à Tabriz, qu'on voit pointer l'origine de ce livre futur, « le grand bouquin final » pour lequel il pense déjà à mettre de côté les clichés photographiques qui devront l'illustrer (*PECF*, p. 321) : « On a mis à jour un petit carnet sur lequel on trace le plan du bouquin qui clora cette bonnard aventure » (*PECF*, p. 306).

### **Les hauts et les bas dans la relation Vernet/Bouvier**

Thierry Vernet se montre à la fois admiratif des talents littéraires et oratoires de son ami - la conférence de Bouvier sur Montaigne à la faculté des lettres de Téhéran est jugée par lui « remarquable<sup>49</sup> » - et critique sur sa manière de travailler. Il observe que

Bouvier avance très lentement dans ses articles, sans méthode, à tel point qu'il lui suggère de s'enregistrer pour procéder ensuite à des transcriptions, au motif qu'il a « de la difficulté à écrire et de la facilité à parler » (*PECF*, p. 166). Et aussi surprenant que cela puisse sembler, on voit Bouvier obtempérer, compensant le trac d'être seul devant le micro en demandant à Thierry d'être son interlocuteur, et composant en somme son article à bâtons rompus. On se rend compte ainsi du rôle de mentor bienveillant que Thierry Vernet a joué auprès de son ami : il note à quel point Nicolas Bouvier a besoin d'être encouragé et soutenu dans son travail (*PECF*, p. 179), il est le premier lecteur de ses articles, les approuve, confrontant ce qu'écrit son ami à ses propres impressions. Incontestablement, c'est grâce à l'écoute et aux encouragements de son ami que Bouvier a pu, de son côté, voir s'ouvrir devant lui, durant le voyage, le chemin menant vers le métier d'écrivain.

Mais ce que révèle la correspondance de Thierry Vernet, c'est que la relation entre les deux amis est beaucoup plus complexe que l'histoire de leur belle et précoce amitié, telle qu'ils l'ont documentée eux-mêmes, le laisse supposer. À lire les confidences qu'il adresse à ses parents, on perçoit la différence entre un Thierry Vernet très « nature » dans ses ressentis et ses réactions, avec beaucoup de simplicité et de spontanéité, sans rien de rentré ou de calculé, par opposition à un Nicolas Bouvier qui apparaît beaucoup plus intériorisé, parfois distant, sachant disjoindre ce qu'il ressent au fond de lui de l'apparence qu'il se donne auprès des autres - ce qui énerve parfois son ami Thierry pour qui tout cela est du « cinéma » (*PECF*, p. 277, 284, 403). Il note qu'il y a eu un moment de « curieuse tension » entre lui et Bouvier (p. 462) à Téhéran, et l'on perçoit, à plusieurs reprises - au moment où Bouvier a une brève liaison avec l'épouse française d'un Iranien - des moments de froid ou d'incompréhension entre eux. En même temps Thierry Vernet a cette étrange formule : « Nick est le moi second que j'attendais » (*PECF*, p. 91), qui rassemble à la fois l'alter ego et l'âme sœur, l'image de l'ami parfait et le double amoureux. On voit tout au long du voyage les deux amis se soutenir mutuellement lors des moments difficiles, mais il est un de ces moments particulièrement frappant à Téhéran (*PECF*, p. 496) qui montre Nicolas Bouvier en train d'écrire à sa table de travail tout en tenant la main de son ami qui connaît une phase de cafard, jusqu'à ce qu'il s'endorme, et le fait que cela soit relaté par Thierry Vernet au moment où tous deux évoquent leur séparation future a quelque chose de troublant, qui fait penser à une relation affective extrêmement profonde.

C'est dire l'étrangeté de leur relation, qui fait penser tout à la fois à celle d'un couple amoureux et au lien quasi fusionnel qui relie un très jeune enfant à sa mère. Il est significatif que, lorsqu'il évoque le moment de la séparation d'avec son ami Nicolas quelques jours avant son départ en avion pour Delhi, Thierry Vernet utilise l'expression « cette séparation de Nick » qu'il ne peut s'empêcher de mettre entre guillemets et qu'il commente ainsi : « C'était le dernier cordon ombilical à couper » (*PECF*, p. 696) - comme si en se séparant de Bouvier pour rejoindre Flo, le couple amoureux se substituait à cet autre couple qu'il constituait avec son ami, mais aussi comme si cette séparation mettait fin à une relation de type symbiotique.

Bien des années plus tard, c'est au moins ce que relate François Laut<sup>50</sup>, Thierry Vernet qui connaît une cinquantaine particulièrement libérée et, semble-t-il, tout à fait bisexuelle, dira à Nicolas Bouvier, en guise de *coming out*, qu'il s'était demandé s'il n'avait pas eu une obscure attirance homosexuelle pour lui - à la stupéfaction de Bouvier. D'ailleurs, quand on voit Thierry Vernet faire dans sa correspondance de nombreuses plaisanteries sur les homosexuels rencontrés à Téhéran et à Quetta - et soupçonner l'internonce Forni d'en être également un - on se rend compte à quel point ces liens d'amitié vraiment exceptionnels sont complexes, faits autant d'obscurité que d'évidence.

## Portrait de Nicolas Bouvier en amoureux déçu

Les confidences au sujet de son ami que Thierry Vernet adresse à ses parents font apparaître au grand jour ce qu'on pressentait à la lecture du *Poisson-Scorpion*, et qui n'apparaît que de façon subliminale dans *L'Usage du monde* : la fragilité psychologique de Nicolas Bouvier due au silence de son amie Manon - et on comprend mieux dès lors le sens tout personnel qu'a la citation de *Roméo et Juliette* placée en épigraphe de *L'Usage du monde*, sens qu'avait bien décrypté Adrien Pasquali<sup>51</sup>.

Alors que Thierry Vernet, par les courriers réguliers qu'il a de son amie Flo, bénéficie d'une « base affective » très forte, celle-ci fait plutôt défaut à son ami Nicolas qui, lui, n'a aucune nouvelle de Manon, Manon qu'il ne nomme pas<sup>52</sup> mais dont il évoque très pudiquement l'indifférence dans *L'Usage du monde* : « j'avais des attachements du genre qui n'écrit pas » (*UDM*, p. 127). Le silence épistolaire persistant de son amie, signe d'un dés-attachement annonciateur d'une rupture imminente (qui lui sera confirmée par lettre dans *Le Poisson-Scorpion*), inquiète Bouvier, d'autant plus qu'à son silence s'ajoutent des informations indirectes sur la présence de Manon à Paris, qu'il ne s'explique pas, et qui le tourmentent. Là encore, c'est par Thierry Vernet, informé par ses correspondants, et qui en parle à son ami, qu'on découvre cet arrière-plan sentimental<sup>53</sup>, avec un dénouement qui semble se préciser lorsque Bouvier reçoit à Téhéran « une lettre de l'amie de Manon qui lui fait bien comprendre qu'il ne faut pas trop attendre quoi que ce soit » (*PECF*, p. 525), et l'ami Thierry, qui l'observe à ce moment, remarque : « Pauvre Nick. Il avait les yeux pleins de larmes. »

Mais ce n'est pas seulement Manon qui brille par son absence épistolaire, Nicolas Bouvier souffre aussi de la rareté des courriers de ses parents : comme le dit son ami Thierry, « son arrière-pays n'est pas très témoinant » (*PECF*, p. 96). Et quand d'aventure il en

reçoit, le réconfort est maigre, car « ses parents ne lui envoient que leurs perpétuelles jérémiades neurasthéniques » (*PECF*, p. 143). On comprend que, dans ces conditions, sa « base affective » soit des plus minces, et qu'elle en vienne brutalement à s'effondrer, alors qu'il se retrouve seul et malade à Galle, lorsque lui parviendront, simultanément, le faire-part de mariage de Manon et une lettre fort peu compréhensive de sa mère<sup>54</sup>.

## **Un récit viatique à part entière**

Leur dimension épistolaire ne doit pas faire oublier que les écrits de Thierry Vernet relèvent aussi du genre viatique, et plus précisément du carnet de voyage. Les lettres de Thierry Vernet se lisent en effet comme un vrai carnet de route, avec beaucoup de notations remarquables de fraîcheur et de précision visuelle. Vernet excelle en particulier à rendre les impressions qui se succèdent à grande allure durant les déplacements, à faire littéralement défiler paysages et choses vues sous nos yeux, grâce au procédé de l'ellipse, et en particulier de l'holophrase. Il faut lire par exemple son évocation de l'arrivée à Tabriz p. 204, exclusivement faite d'une mosaïque de brèves notations, où se bousculent en un tourbillon de sensations le visuel, le tactile, l'auditif, l'émotif, le didactique, le mémoriel, pour réaliser à quel point son récit est vivant et nous transporte sur les lieux mêmes. Beaucoup de ses notations font d'ailleurs écho à celles de Bouvier lui-même dans *L'Usage du monde*, comme le grincement des essieux des charrettes à roues pleines des routes d'Anatolie qu'on entend sans les voir (*PECF*, p. 187), ou encore l'évocation d'Ispahan (*PECF*, p. 556-557), « une espèce d'Avignon » (*PECF*, 554) dont Vernet transmet, par l'accumulation de toutes sortes de détails et de sensations l'émerveillement qu'elle procure, l'émerveillement de l'œil surtout, et là aussi la synthèse qu'il en donne - quelque chose de provençal, sans les femmes - rejoint littéralement la description qu'en fait Bouvier dans *L'Usage du monde*.

Certaines de ses notations s'accompagnent parfois d'un croquis, comme celui du pont aux seize arches, à trois kilomètres de Tabriz, sur la route en direction de Marand (*PECF*, p. 278), et nombre d'entre elles, à travers le relevé des reliefs et des masses, des formes, des couleurs sont révélatrices de l'œil du peintre. On retient d'ailleurs des lettres de Thierry Vernet la même obsédante présence du bleu<sup>55</sup> qu'on observe chez Bouvier dans *L'Usage du monde* : en particulier, la fascination produite par le bleu de Perse à Ispahan prend une dimension hallucinée, qui culmine dans son texte (p. 555) par la triPLICATION du mot-phrase « bleu » asséné coup sur coup.

La musique aussi fait irruption dans ses notes, sous la forme de partitions notées à la hâte pour retenir une mélodie entendue, ou qui lui revient en mémoire, de même que de nombreux croquis qui surgissent çà et là, crayonnés pour montrer physionomies, silhouettes, détails vestimentaires ou architecturaux, objets du quotidien - ou pour donner un aperçu des différents types de désert (« à touffes » p. 577, « salé » p. 578, « à cailloux » p. 584), quand ce n'est pas, simplement, pour montrer à quoi ressemble le profil de la route, particulièrement bosselée, qui traverse le désert du Lut. Et comment mieux « dire » un désert, et l'impression très étrange d'y trouver tout d'un coup une « tchaïkana<sup>56</sup> » toute seule au milieu de nulle part, sinon en traçant sur le papier (p. 580) une ligne plate et vaste comme l'horizon au milieu de laquelle se dresse une frêle construction. Ce qui ne veut pas dire que le dessin supplée le dire : sous ce sommaire crayonnage on trouve une description de tout ce qu'on trouve de miraculeux à l'intérieur de cette « tchaïkana », posée au-dessus d'une résurgence d'eau souterraine, ce qui explique la présence totalement incongrue de poissons de rivière au beau milieu du désert - et il est à noter que la description qu'en donne Bouvier, de son côté, dans *L'Usage du monde* (p. 257), est parfaitement superposable à celle de Thierry Vernet.

Il existe d'ailleurs des ressemblances troublantes entre les notations de Vernet et celles de Bouvier. On se souvient que, dans *L'Usage du monde*, reviennent, à plusieurs reprises, favorisés par la fatigue, les variations de l'intensité lumineuse, et une certaine disponibilité à soi-même et au monde, des moments de « surgissement » particulièrement euphoriques, qui sont les moments clés de révélation du voyage, aux yeux de Bouvier. Or, on retrouve sous la plume de Vernet des moments équivalents, où s'exprime la même euphorie, dans le même contexte d'émerveillement devant les choses vues, avec la même importance des sensations et de la lumière : par exemple, le moment crépusculaire évoqué lors d'une promenade sur les hauteurs dominant Travnik (*PECF*, p. 60), où, comme chez Bouvier, s'exprime le pur bonheur d'être au monde, au milieu d'un paysage perçu dans la convergence des sensations kinesthésique, visuelle, gustative, auditive. Cette convergence des sens, jointe à un état de conscience particulier qui vous ouvre littéralement au monde, on la retrouve à plusieurs reprises dans la correspondance de Vernet : on pourrait citer le passage (p. 469), où un simple trajet en taxi à Téhéran constitue un moment de parfait bonheur, parce que les sièges sont confortables, que la conduite est calme et fluide, que les fenêtres sont ouvertes, que la radio fait entendre un violon qui perce le cœur. Il n'est pas jusqu'à la formule par laquelle Thierry Vernet conclut cette évocation (« C'était un moment parfait ») qui ne se rapproche étrangement des mots par lesquels Bouvier clôt un moment de bonheur comparable dans *L'Usage du monde* : « C'était un monde complet » (*UDM*, p. 99).

Est-ce l'effet d'un obscur mimétisme qu'expliquerait la mystérieuse affinité entre les deux amis ? On trouve même chez Thierry Vernet des formules qu'on pourrait croire sorties de la plume de Bouvier ; à propos de l'eau de Travnik, par exemple, qui lui fait dire qu'elle « donne l'impression qu'on boit toute l'âme de la terre » (*PECF*, p. 49), ou d'une marche lui laissant une sensation de bien-

être, comme sous l'effet d'un sauna : « Ça m'a dégraissé l'esprit » (*PECF*, p. 63), ou encore, lors d'un de ces moments parfaits, comme il les appelle, à Ghazni, près de Kaboul, au comble de la joie parce qu'il a la sensation d'être « dans une vraie ville orientale », ce qui le fait conclure par cette formule : « À se faire péter l'âme de bonheur » (*PECF*, p. 652)<sup>57</sup>. Plus troublant encore : la manière dont Vernet note dans un train, à Travnik, les attitudes des corps saisis par le sommeil, « avec des expressions et des rôles de suppliciés » (*PECF*, p. 46), sera utilisée par Bouvier des années plus tard, dans *Chronique japonaise*, lorsqu'il évoquera durant son voyage vers le Cap Erimo « les postures de suppliciés » des passagers dormant dans le bus (*CJ, NBO*, p. 647).

Tout ceci témoigne de réelles qualités d'écriture, chez Thierry Vernet, et explique le plaisir qu'on peut éprouver à le lire, ce qui invite à s'interroger sur la condescendance avec laquelle certains spécialistes de la chose littéraire considèrent des écrits de ce type, que seul le hasard d'une publication tardive constitue en objets éditoriaux. Car, dès lors qu'ils sont donnés à lire, et pour peu qu'on les lise sans préjugés ni réticence, ce type de documents apporte la preuve que la frontière les séparant des textes dits littéraires est des plus poreuses. Les lettres de Thierry Vernet ne sont certes pas un chef-d'œuvre, même « involontaire » : elles n'en procurent pas moins un grand plaisir de lecture et méritent pleinement leur place dans la très vaste Bibliothèque du voyage.

1 Nicolas Bouvier, Thierry Vernet, *Correspondance des routes croisées*, éd. Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2010.

2 Thierry Vernet, *Peindre, écrire chemin faisant*, illustré par Thierry Vernet, édité et préfacé par Richard Aeschlimann, avec en introduction le texte de la conférence prononcée par Nicolas Bouvier à l'Institut franco-iranien de Téhéran le 13 mai 1954, donné sous le titre « Voyager en peignant », Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 2006. Toutes les références à ce texte seront signalées par l'abréviation *PECF*, suivie du numéro de page. Les références à *L'Usage du monde (UDM)* renverront à l'édition La Découverte/Poche n° 402, 2014 [1985] ; celles du *Poisson-Scorpion (PS)* et de *Chronique japonaise (CJ)* renverront à l'édition « Quarto » publiée chez Gallimard, sous la direction d'Éliane Bouvier, avec la collaboration de Pierre Starobinski et une préface de Christine Jordis : Nicolas Bouvier, *Œuvres*, 2004, sous l'abréviation *NBO*, suivie des numéros de page.

3 À ma connaissance sa correspondance personnelle avec Floristella Stephani n'a pas été publiée.

4 *PECF*, 4<sup>e</sup> de couverture.

5 Quelques exemples : « Ptuj, le 9 juin 1953, 8h20 » - « Travnik, le 8 juillet 1953, 22h20 » - « Tabriz, mercredi 17 novembre [1953], 16h35 » - « Téhéran, le 3 juin [1954], c'est 5h45 » - [Quetta] « Toujours le 1<sup>er</sup> août [1954], 19h35 » (*PECF*, p. 21, 55, 249, 526, 619).

6 Par exemple dans une lettre de Kaboul du 18 septembre 1954 : « Je vous enverrai le "journal" habituel mercredi », (*PECF*, p. 678) - ou encore à la fin d'une lettre depuis Ptuj, le 17 juin 1953 : « Cette enveloppe contient : votre lettre-journal, une lettre pour Floristella, une pour Nick [...] », *PECF*, p. 30.

7 Un exemple, parmi d'autres, le début de la lettre depuis Zagreb, « le 25 juin 1953, 19h50 » : « Attablé sous le grand noyer du bistrot en face de la cathédrale. Les croquettes, le vin blanc, le pain, Valéry Larbaud et Gaston Leroux. Jamais autant lu. Je me porte bien, j'ai l'âme aérée. Juste un tout petit besoin de pisser que je vais immédiatement satisfaire. À tout à l'heure, je poursuivrai » (p. 38). Et juste après cette entame, le paragraphe suivant enchaîne sur la suite : « Voilà ! Ce matin, la logeuse nous a gentiment apporté une tasse de café turc à chacun. [...] » Temps vécu, temps relaté, et temps de la relation coïncident ici absolument.

8 Encore que certains expatriés rencontrés par les deux amis préfèrent entretenir une communication différée orale, comme on le voit à Tabriz avec l'employé américain du consulat, Hansen, qui s'enregistre au magnétophone pour envoyer les bandes à ses destinataires (*PECF*, p. 233).

9 Cf. *PECF*, p. 281 : « Toute la journée j'ai écrit. »

10 Catherine Reverzy, *Femmes d'aventure. Du rêve à la réalisation de soi*, Paris, Odile Jacob, 2003.

11 « Merci encore de vos lettres et de votre "proximité" » : lettre du 15 avril 1954 à Téhéran, horodatée « 8h30 », *PECF*, p. 453.

12 *PECF*, p. 35, 39, 96.

13 *PECF*, p. 106, 177, 351, 479, 514, 541, 575.

14 Il évoque dans *Le Poisson-Scorpion* son éducation huguenote, « qui vaut presque une hémiplegie » (*PS, NBO* p. 744).

15 On apprend, grâce aux confidences de Thierry Vernet à ses parents, que la mère de Nicolas Bouvier a recopié à l'intention de son fils, dans le but de l'inciter à écrire (ou au contraire à l'inhiber ?), des passages d'Ella Maillart décrivant un endroit de la région de Tabriz où les deux amis se trouvent (*PECF*, p. 234).

16 Exemples d'helvétisme : « bonnard », qui revient toutes les deux pages en moyenne, l'expression « sans autre » (« j'y suis allé sans autre » : sans hésiter) qu'on trouve aussi dans *L'Usage du monde*, « une manchonne » (p. 29), « ruclon » (p. 636), « barjaquer » (p. 539) « une cuite » (au sens de grosse chaleur : p. 581), « dormir comme des plots » (p. 562). Un mot d'argot qui revient souvent : « péouse » (pour « paysan », p. 22).

17 Exemple : « carnotzet » (p. 474) : « cave » en franco-provençal, d'emploi très courant en Suisse romande pour désigner un local convivial où l'on boit du vin.

18 Elle aurait six ans d'âge, d'après l'information donnée par Thierry Vernet dans le texte en anglais qui accompagne les dessins et photos que les deux amis exposent à Tabriz à l'intention de leurs visiteurs : « our six years old "little Topo" » (*PECF*, p. 385).

19 La version de Bouvier amplifie l'effondrement de son ami, en le présentant comme incapable de tout mouvement : dans *L'Usage du monde*, c'est Nicolas Bouvier qui installe son ami « sanglotant » sous la voiture : *UDM*, p. 270.

20 « J'en ai aucune honte, c'est la mécanique qui a dit zut. Mon petit delco personnel qui n'a plus rien voulu savoir » (*PECF*, p. 601).

21 *PECF*, p. 595 : ce personnage et cette Cadillac bleu ciel n'apparaissent pas dans *L'Usage du monde*.

22 Soit 20 tomans (*PECF*, p. 364), ce qui représente la nourriture des deux amis pour quelques jours.

23 Voir la scène où Thierry Vernet se voit remettre, à l'office où on le fait attendre, 10 livres turques par la domestique de la maison, qui lui précise que la maîtresse de maison a déjà « beaucoup de tableaux » (p. 169).

24 Qui lui rapportent jusqu'à 200 tomans par mois (*PECF*, p. 321). On apprend aussi que Bouvier s'était ménagé une autre possibilité de gagner de l'argent : il a obtenu la représentation officielle de Kudelski et enregistre à Belgrade quelques commandes du fameux enregistreur à bandes, connu plus tard sous le nom de marque « Nagra » : *PECF*, p. 96.

25 Ou plutôt qui n'apparaît que de manière « cryptée », lorsque Nicolas Bouvier évoque « un charmant Monsignore, originaire des Pouilles », qui lui explique pourquoi Pascal se trouve à l'index (*UDM*, p. 228). Thierry Vernet évoque aussi cette explication de Forni (*PECF*, p. 550).

26 Voir en particulier *PECF*, p. 492 à 494.

27 *UDM*, p. 47, 48, 50, 70.

28 En particulier lorsque lui reviennent en mémoire « les quatorze Russes qu'il a tués » (*PECF*, p. 369) ou les atrocités commises par les soldats allemands sur « les étudiantes de Kiev » (*PECF*, p. 382).

29 À noter qu'un personnage qui joue un rôle important dans *L'Usage du monde*, l'*arbab* kurde désigné comme « le vieux M. », et qui sert un peu d'initiateur aux particularités locales (notamment les rituels des chiites) n'apparaît pas du tout dans la correspondance de Vernet.

30 *PECF*, p. 516.

31 « Je cherchais un mot pour m'appropriier ces images, et je me répétais machinalement : *Carabas* » (*UDM*, p. 232). L'explication de l'apparition du mot « Carabas » pour évoquer la magie d'un moment parfait se trouve peut-être dans ce que relate Thierry Vernet : « Shah Abbas, roi d'Iran contemporain de Louis XIV, grand constructeur, d'Ispahan entre autres, serait le modèle du marquis de Carabas du conte de Perrault » (*PECF*, p. 498). Thierry Vernet se réfère à un livre de Jérôme et Jean Tharaud (*Vieille Perse et jeune Iran*, Paris, Plon, 1947), que, très vraisemblablement, Nicolas Bouvier a également lu.

32 Cette xénophobie se manifeste dans le refus des Tabrizis de louer une chambre à des étrangers « impurs » d'un point de vue religieux, et en définitive c'est chez une famille arménienne que les deux amis trouveront à louer la petite maison où ils passeront l'hiver : *PECF*, p. 206-207.

33 Quand ce n'est pas contradictoirement : *L'Usage du monde* accorde ainsi beaucoup plus d'importance à l'islam sunnite souriant et débonnaire des paysans baloutchs.

34 La raison pour laquelle Nicolas Bouvier s'est trouvé en possession de lettres qui ne lui étaient pas destinées s'explique par le fait qu'il avait demandé à son ami Thierry de lui adresser des copies de sa correspondance, afin de revivifier sa mémoire du voyage.

35 À noter que le point d'exclamation est de Bouvier (cf. *PECF*, p. 50).

36 Il s'agit de deux lettres de Thierry Vernet à Nicolas Bouvier datées du 22 décembre 1954 et du 26 novembre 1954 : cf. *CDRC*, p. 345.

37 Ou presque le même : le texte de Bouvier mentionne « Dieu vous bénisse, mes petits pigeons... la Madone vous protège, mes agneaux » (*UDM*, p. 87).

38 Thierry Vernet en parle comme de la « bonne grosse Mme Wanda » (*PECF*, p. 156).

39 On apprend par Thierry Vernet qu'il se nomme Camborde (*PECF*, p. 470).

40 Il évoque une tout autre anecdote racontée par Frölich sur les jeux érotiques d'un imam très riche « courant autour d'un tas d'or qu'il avait dans sa chambre » (*PECF*, p. 378).

41 L'endroit s'appelle Schench dans le récit de Thierry Vernet (*PECF*, p. 583).

42 Au sens que Jacques Rancière donne à ce mot : non pas le propre de ce qui est littéraire par rapport à ce qui ne l'est pas, mais la capacité à faire entrer dans l'ordre de la représentation littéraire tout élément perçu comme trivial ou indigne d'y être inclus. Cf. Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007.

43 Ce détail est ambigu : la syntaxe de la phrase conduirait à penser que c'est le boy qui a les poings sur les yeux, en signe de confusion ou de déploration, mais la tension de la scène pourrait aussi faire croire que c'est Bouvier lui-même, hors de lui, qui menace le boy de représailles physiques.

44 Le mot est très souvent décliné au pluriel, chez Vernet comme chez Bouvier, signe d'un attachement nostalgique aux voyageurs d'antan : cf. *CDRC*.

45 *PECF*, p. 231, 322, 374.

46 *PECF*, p. 419, 438, 445, 451, 504.

47 Il l'expose très nettement dans sa lettre du 5 novembre 1953 depuis Tabriz : « Au fond peu importe le pays, mais c'est le boulot. Et quand le boulot se sera bien assoupli, que j'en serais [sic] plus maître, alors ce voyage n'aura plus tellement de raisons de continuer » (*PECF*, p. 231).

48 Thierry Vernet utilise cette expression dans une lettre à son ami du 26 juin 1956 (*CDRC*, 1040), Nicolas Bouvier également, à de nombreuses reprises, dans la *CDRC*.

49 *PECF*, p. 520. Bluffé par les dons de Bouvier en matière de littérature, il lui voit même une brillante carrière universitaire comme celle de son grand-père (le spécialiste d'Amiel) : *PECF*, p. 489.

50 François Laut, *Nicolas Bouvier, l'œil qui écrit*, Paris, Payot & Rivages, 2010 (2008), p. 249-250.

51 Adrien Pasquali, *Nicolas Bouvier, un galet dans le torrent du monde*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 1996, p. 82.

52 Ni dans *L'Usage du monde* ni dans *Le Poisson-Scorpion*.

53 *PECF*, p. 217, 222, 227, 235, 464, 525.

54 Épisode raconté dans le chapitre X du *Poisson-Scorpion*, chapitre qui est doublement central : parce qu'il occupe la position médiane dans le livre, et parce qu'il a pour titre ce fameux « Poisson-Scorpion » qui est le titre éponyme du récit.

55 Plus d'une centaine d'occurrences du mot « bleu » dans *PECF* - à rapprocher de la cinquantaine d'occurrences qu'on trouve dans *UDM*.

56 Auberge en Iran : ce xénisme est orthographié « tchâïkhane » par Bouvier dans *L'Usage du monde*. On observe d'ailleurs des différences systématiques entre Vernet et Bouvier dans les transcriptions qu'ils donnent des différents xénismes utilisés dans leurs écrits.

57 À rapprocher, par exemple, de l'expression utilisée par Bouvier pour évoquer les musiciens tziganes qui font « gémir leurs cordes pour le simple plaisir de se mettre l'âme à l'envers » (*UDM*, p. 41).